

## Autoportrait en cheval fou

Émile Ollivier

Numéro 102, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

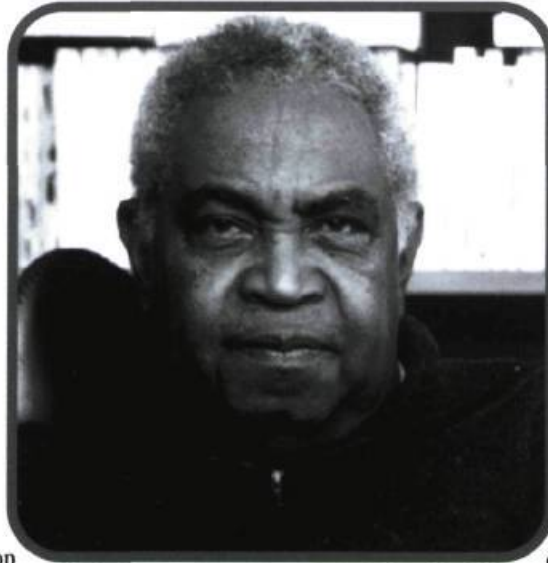
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ollivier, É. (2001). Autoportrait en cheval fou. *Lettres québécoises*, (102), 7-7.

# Autoportrait en cheval fou



**Q**UI DISAIT MALICIEUSEMENT qu'une vie d'homme recèlerait en elle trois vies de chevaux ? Toi, aurais-tu déjà épuisé deux montures ? La première renverrait à tes années d'enfance et d'adolescence, alors que tu habitais un lieu d'espoirs et de déceptions, d'utopies et de douleurs. En Haïti, tu as fait comme beaucoup de tes camarades, tu as fréquenté le lycée et l'université. Là, tu as rencontré des maîtres qui ont tout fait pour dompter ton esprit sans cesse en mouvement. Ils ont échoué car, rebelle, tu es un ennemi de l'immobilité, trop inquiet pour admettre quelque supposée certitude, trop curieux pour ne pas trouver indices et preuves partout. Sur ce chemin d'écolier et d'apprenti sourcier, ponctué de découvertes qui ont façonné ta personnalité, l'écriture t'est venue, nourrie d'abord par l'urgent besoin de raconter toutes les histoires qui peuplaient ton imaginaire et ensuite par ce trait permanent de ton caractère qui s'apparente à ce que Paul Valéry appelait un vice impuni : tu es un lecteur impénitent, un lecteur boulimique. Tout ce que tu sais, tu l'as appris des autres écrivains. Tu les as tant fréquentés que nombre de leurs écrits sont tombés dans ton domaine privé et tu ne sais plus aujourd'hui à quel César tu dois rendre les biens que tu t'es appropriés. À cette époque déjà, tu n'avais pas l'instinct grégaire et préférerais la solitude à la mêlée, l'herbe rare des savanes aux bruits et à la fureur du monde. Souvenirs d'enfance, rêves floués, cauchemars de l'histoire, condamnation à la précarité, imprécations contre l'injustice, amour des livres, quête de la sagesse, tout cela se mêle, se combine, recompose ce premier cheval que vingt-cinq ans de ta vie ont esquiné.

Puis survint cet événement majeur, cette singulière expérience de pégase toutes ailes déployées qui devait te mener de l'île lointaine de tes origines à cette terre brûlée de glace. Tant d'années se sont écoulées. De ce trajet qui a éreinté ta seconde monture, qu'as-tu conservé ? Homme de peu de fortune qui a toujours eu les mains percées, la mémoire est ton bien le plus précieux. Tu as franchi la frontière vers l'ailleurs en portant avec toi des morceaux d'enfance et d'adolescence. Tu es riche d'humus de terres traversées ; tu as les yeux pleins de feux de signalisation au carrefour de chemins où tu t'es arrêté par obligation ou par fantaisie ; tu gardes traces de villes en deuil de cailloux et aux horloges muettes. Des souvenirs qui se sont cristallisés : une constellation d'étoiles fixes. Tu t'es arrêté, ici et là, tout en sachant bien que l'immensité des pays ne permet jamais de les connaître intégralement. Tu as franchi des frontières, ces lignes ténues,

floues, improbables où se rencontrent l'empreinte du temps et la modulation de l'éternité. Et quand tu as senti que le sol se dérobaît sous tes pieds, tu as cherché un point d'appui.

Je l'ai trouvé dans l'écriture. Mais comment dire « je » quand une multiplicité d'êtres me traversent, quand je suis traversé par une multiplicité d'appartenances ? Ni héros, ni génie, ni saint, je sais à présent que je dois faire avec la donne que j'ai. Conscient des liens simples, flexibles et incertains qui me rattachent à l'existence, j'ai appris à distinguer, dans le tissu sonore où passé,

présent, et futur tressent une vibrante corde, les accents authentiques des bruits parasites condamnés à tomber dans l'oubli, à disparaître dans la musique des vagues nouvelles ; j'ai ainsi appris à préférer à la rigidité du réel les plages du rêve et de l'imaginaire.

Maintenant que j'ai mis un terme à des années de flottement et recentré ma vie autour de l'écriture, j'envisage l'avenir à travers le miroir d'une utopie : tel un billet d'embarquement pour le seul voyage que je crois encore possible avec la provision de vie qui me reste, je fusionne acte de vivre et acte d'écrire. Mais comment exprimer, en ce temps de massacres, cette obsession de la justice, ce souci de l'humain qui font bondir l'écrivain hors du rang des meurtriers, comme dit Kafka ?

Réflexion faite, une vie n'est pas un conglomérat de tranches séparées ; elle est tout simplement une totalité. Comme un langage, elle est constituée de flux inconscients, de faisceaux de relations, de réseaux de consciences, d'hybridation, de juxtaposition et que sais-je encore ? Car, au fond, nous sommes le produit des êtres que nous avons croisés, des vivants qui nous entourent, des contemporains mais aussi des morts, de ceux qui nous ont précédés, ceux qui forment la tradition, ceux dont on se nourrit, y compris les êtres imaginaires, les êtres de papier. Les plissements, les crevasses et les longs rubans de flottements, d'incertitudes et d'hésitations jaillissent comme des coulées de laves ardentes provenant des soubresauts d'un océan souterrain : ils paraissent hors d'atteinte d'une observation directe mais l'écriture, miracle ! les met à ma portée. Thérapie pour la subsistance, cadeau pour les sens, bouée pour l'esprit, elle permet le dévoilement progressif de profondeurs abyssales insoupçonnées...

*Émile Ollivier*

Mars 2001